

infortunés encore de nos jours, ont voulu admettre je ne sais quoi de céleste en Jésus-Christ au lieu d'un corps. Luther donna à la chair de Jésus-Christ l'ubiquité, une sorte d'immensité divine ; ce qui est une autre, mais plus mystérieuse manière de la nier. L'homme a besoin du surnaturel et du merveilleux ; ce penchant vient de Dieu ; un froid naturalisme prétend en vain l'étouffer, le fanatisme en abuse ; la foi le réalise et le vivifie.

On a ôté à Jésus-Christ son ame. Arius pensa que la divinité platonicienne pouvait servir d'ame en Jésus-Christ. Il s'ensuivait que la divinité même du Verbe avait du souffrir. Apollinaire accorda à Jésus-Christ une ame, mais sans intelligence, *mentis expertem*. Apollinaire était doué d'un beau génie, il avait brillé par l'éminence de sa doctrine et de sa piété, il tomba blessé par l'orgueil. IL N'EST PAS LE SEUL. La science et le génie ne suffisent donc pas. Plus tard, les monothélites, avec tous les replis tortueux du sophisme grec, nièrent en Jésus-Christ la double volonté et la double opération des deux natures : c'était fusion, mixtion, ou l'ame sans volonté ni liberté propre. Calvin, dans ses sombres doctrines, dut enseigner que Jésus-Christ n'était pas libre, il osa bien lui attribuer sur la croix les tourmens et le désespoir des réprouvés. Rien n'a droit d'étonner. On avait attaqué l'homme, on attaqua le Dieu. Le judaïsme s'en chargea d'abord. Cérinthe sembla distinguer deux personnes en Jésus-Christ, comme le fit plus tard Nestorius : le Christ et Jésus. Jésus était l'homme ordinaire ; au Jourdain le Christ ou l'Esprit était descendu en lui. Cérinthe avait étudié la philosophie en Egypte ; il revint en faire usage par l'hérésie. Ebion son disciple, puis des sectes impures nièrent la divinité de Jésus-Christ, en rendant les honneurs divins à deux femmes issues d'un prétendu prophète. Le paganisme sensualiste renait nécessairement dans l'hérésie. Après de combien d'hérésiarques fameux, de viles courtisanes furent élevées au rang de prophétesses inspirées ou de divinités ! Simon de Samarie promenait ainsi son Hélène ; Moutan sa Priscille. Et, de nos jours, n'est-on pas allé chercher je ne sais où la femme-Messie ? Il y a un côté par lequel les erreurs se touchent et se confondent : l'opprobre des mœurs se joint comme forcément à leurs leçons. C'est toujours le mot terrible de saint Justin, à propos de la théogonie d'Homère : ΠΡΑΝΤΕΡΟΝ ΕΤΙ ΦΙΣΤ ΜΥΛΙΕΡ. Cérinthiens, Ebionistes, Eléséens furent tous rejetés avec horreur de la communion de l'Eglise. Artémond, Théodote, Paul de Samosate, de mendiant devenu courtisan (ce qui était mendier encore), et qu'Aurélien, empereur païen, fit chasser au IIIe siècle de la maison épiscopale d'Antioche, parce qu'il n'était pas en communion avec le pontife romain ; Nestorius, homme orgueilleux de son talent et de son élévation au patriarcat ; Eutychés, moine entêté et ignorant, combattirent également, quoique par des erreurs opposées, le dogme sacré de l'Incarnation divine. Nestorius divisa Jésus-Christ en deux personnes, et dénia à Marie sa glorieuse prérogative de Mère de Dieu ; Eutychés prétendit opérer je ne sais quelle absurde fusion ou mixtion des deux natures divine et humaine. Tous deux furent condamnés par Rome et les conciles. Le dogme de la maternité divine et de la divinité de Jésus-Christ avec l'unité de personne et la distinction des deux natures, fut défini et vengé. A saint Cyrille appartient surtout l'honneur de la victoire. Le moyen âge produisit peu de dissidences importantes dans la foi ; Berenger, cependant, Abailard, les Vau-